

**IVRY**

s/SEINE



# Annette Bursztejn-Maslyzyck

mémoire

Mardi 30 janvier 2018

Chers enfants : les femmes sont des  
monstruosités

La mission a commencé en septembre  
1939, je venais d'avoir sept ans : l'âge  
de raisons dit-on !... J'habitais à Paris.  
Tout d'abord, les premiers bruits que  
j'ai entendus, c'étaient des bruits sourds  
et des éclairs ensemble : les premiers ~~bons~~  
bombardements ! Les allemands tombaient  
dessus Villeneuve Saint Georges et  
sa zone de triage : De Paris on en  
fendait très bien. Je me souviens, j'étais  
très impressionnée, mais ~~ni~~ ~~pas~~ ~~avais~~ pas  
peur : j'étais avec Papa et Maman !  
Ensuite, tous les hommes ont été  
mobilisés, mais mon père n'est engagé  
volontaire car il était d'origine polonoise,  
donc c'est de lui-même que'il a  
voulu participer à la défense de la  
France. ce fait que'il avait adopté

Mardi 30 janvier 2018

## Chers enfants : les guerres sont des monstruosités.

La mienne a commencé en septembre 1939, je venais d'avoir sept ans<sup>1</sup> : l'âge de raison dit-on !... J'habitais à Paris. Tout d'abord, les premiers bruits sourds et des éclairs ensuite : les premiers bombardements ! Les Allemands bombardaient Villeneuve-Saint-Georges et sa gare de triage. De Paris, on entendait très bien. Je me souviens, j'étais très impressionnée, mais je n'avais pas peur : j'étais avec Papa et Maman ! Ensuite, tous les hommes ont été mobilisés, mais mon père s'est engagé volontaire car il était d'origine polonaise, donc c'est de lui-même qu'il a voulu participer à la défense de la France. Ce pays qu'il avait adopté. Toutes les familles dont le père était sous les drapeaux étaient envoyées en province, placés dans des fermes bien souvent : nous devenions des réfugiés. Nous, ma mère, mon jeune frère Jacques et moi avons été recueillis dans une ferme du Loiret, à Fréville-en-Gâtinais. La famille qui nous a recueillis avait une maisonnette indépendante à côté de la ferme, nous avons l'impression d'avoir un chez nous !... Mais nous prenions les repas avec la famille, ma mère aidait un maximum, car nous étions nombreux : les fermiers et leur quatre enfants et nous trois. Pendant ce temps, la guerre continuait. Nos fermiers avaient la radio, chose encore rare à l'époque, ainsi nous avions des nouvelles. Les Allemands avançaient, traversaient la Belgique et arrivaient en France. Il a fallu à un moment quitter la ferme, car l'armée allemande approchait : ce fut l'exode... Les animaux de la ferme étaient « confiés » aux anciens qui avaient vécu la guerre précédente, la « guerre de 14 » et ne voulaient plus partir. Nous voilà donc sur les routes. Peu de gens avaient des voitures... C'était des chars tirés par des chevaux, avec des foies des vaches rattachées à l'arrière des charrettes qui nous donnaient du lait. Sur les chars il y avait de tout, des couvertures, des vêtements mais aussi des réchauds à gaz avec les bonbonnes, des réserves de nourritures : heureusement, c'était l'été !... Il faisait chaud, nous n'avancions pas vite, et nous allions vers le Sud mais au bout de deux ou trois jours (je ne me souviens plus très bien) nous sommes stoppés : les ponts sur la Loire avaient été bombardés. De plus, les avions italiens nous bombardèrent, car l'Italie était l'alliée de

1 > Annette Bursztein-Maslyzyck née en 1932 à Paris (10<sup>e</sup> arr.).

← Première page du témoignage manuscrit d'Annette Bursztein-Maslyzyck, 2018.

En couverture : Classe de l'école de Fréville-en-Gâtinais, 1940.  
Annette Bursztein, au premier rang tient une ardoise.

l'Allemagne. On les voyait avec leurs drapeaux marqués sous les ailes, en rase motte... Tout le monde se cachait dans les fossés pour échapper aux bombes : il y eut des morts évidemment et beaucoup d'animaux ! Enfin, au bout d'une semaine, voyant que rien n'avancait plus, les gens ont décidé de faire demi-tour, c'est ainsi qu'au bout d'une semaine tout le monde est revenu chez soi ! La vie a repris à la ferme, mais cette fois avec l'armée d'occupation. J'ai été inscrite à l'école du village. Je faisais partie du village. Entre-temps, ma mère était remontée sur Paris pour travailler ; elle travaillait dans la fourrure et il fallait continuer à vivre. Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient, mon petit frère et moi n'étions pas malheureux. D'ailleurs, j'ai une photo de cette époque. Je suis devant au milieu de mes petits camarades. Et la curiosité de la vie, quand je me suis mariée, avec mon mari, on a cherché un terrain pour construire une maison. Nous avons atterri dans un village du Loiret où grâce à la photo d'école, j'ai retrouvé tous mes camarades de cette époque. Ils étaient encore vivants, et Dédé s'est chargé de retrouver tout le monde. Tout le monde est venu, on a fait une belle fête de retrouvailles et on a refait la même photo ! Entre temps, les Allemands s'étaient bien installés dans la région, avaient ouvert trois camps d'internement : Pithiviers et Beaune-la-Rolande pour les Juifs et Jargeau pour les Tsiganes gitans. Beaune était à une vingtaine de kilomètres de Fréville. Depuis notre arrivée en 1939, il y avait eu l'exode en 1940 et nous arrivions en 1941 et 1942, 1942 année d'horreurs pour beaucoup.

Élèves de l'école  
Fréville-en-Gâtinais, 1940.



Nos parents sont donc à Paris mais mon frère et moi restons dans le Loiret. Entre-temps, nous avons eu une petite sœur, Monique. Arrivent les lois anti-juives de 1942. D'abord le « Billet vert ». Par voie d'affiche, les hommes juifs étaient « invités » à se présenter en mairie ou au commissariat de police pour se faire recenser. Evidemment, tous les hommes bien trop honnêtes se rendent en mairie !... Ce fut ce que l'on a appelé le « billet vert ». Après ce fut très facile de les convoquer pour leur faire intégrer des camps d'internement français. Mon père atterrit à Beaune-la-Rolande, mon oncle David 20 ans, également. Mais voilà que mon petit frère tombe malade : pas de médecin évidemment. Je ne sais par quel canal, mon père l'a appris. Au camp de Beaune, il y avait des médecins internés. Pour en faire venir un, notre fermier, qui était un ancien prisonnier de la guerre de 14 mais aussi conseiller municipal du village a accepté d'aller dans le camp à la place de mon père et le médecin a pu venir ausculter mon frère qui avait la scarlatine, maladie grave à l'époque. On a pu se procurer les médicaments prescrits et mon petit frère a été guéri !... grâce au courage et à la fraternité de cet entourage hors du commun ! Bien après la guerre avec l'aide du CRIF du Loiret, j'ai fait obtenir la médaille des Justes pour cette famille. La médaille a été remise en mairie d'Orléans en présence de Madame Simone Veil ! Une autre famille du Loiret a reçu ce même jour la médaille des Justes. Mais les choses devenaient de plus en plus difficiles : contrôle permanent,



En 1997, les élèves de l'école devenus adultes se retrouvent.

le camp à proximité... Ma mère nous a fait revenir à Paris, entretemps mon père avait été libéré chose très rare à l'époque, peut-être à cause de sa blessure au pied ? En tout cas nous étions à la maison ! Mais il y avait l'occupation et les restrictions. Pour nous, les juifs, il y eut une trouvaille : l'étoile jaune avec marqué Juif au milieu. On devait les porter à partir de 6 ans. J'allais à l'école et à l'école évidemment, on portait l'étoile sur la veste et sur la blouse. Dans ma classe, la maitresse, quand on rentrait, nous faisait retirer la blouse : dans ma classe tout le monde est pareil ! disait-elle. Elle prenait de gros risques car il y avait des contrôles...

La vie devenait de plus en plus difficile. Arrive le mois de juillet 1942 !!! Entretemps, ma mère nous a replacés à la campagne chez des retraités dans un village, à Bruyères-le-Châtel (Seine-et-Oise). Pendant ce temps à Paris, il se passait des choses abominables : les bombardements, il fallait se cacher dans les caves et emporter les masques à gaz par précautions. Les cartes d'alimentation, le rationnement...

Mais pour les Juifs ce fut bien pire : il y eut la grande rafle du Vel' d'Hiv'.

Le 16 juillet 1942 ! Tout le monde était embarqué : les jeunes, les vieux, les enfants de plus de deux ans, les malades. La gestapo et aussi des gendarmes français sont venus aux aurores sortant les gens de leur lit et n'ayant même pas le temps de prendre un bagage. On est venu évidemment chercher mes parents : mon père, ma mère et ma petite sœur Monique âgée de 9 mois. On emmenait tout le monde dans les autobus qui avaient été réquisitionnés pour l'occasion.

Arrivés au Vélodrome d'Hiver (Vel' d'Hiv'), il y avait un monde fou, il faisait une chaleur étouffante. Le garde qui « accueillit » mes parents aurait dit à ma mère : vous devriez aller lui chercher du lait... et à mon père « vous n'accompagnez pas votre femmes ? ». Mais mes parents qui avaient retrouvé mes grands-parents dont mon grand-père malade, mon père aurait répondu « je ne laisse pas mes beaux-parents tout seuls ». Il n'avait pas compris que le gardien lui tendait une perche, par contre ma mère a compris et a pris la porte, le garde lui aurait dit « surtout ne revenez pas ». Mais en revenant chez elle, il y avait les scellés... donc plus de chez elle ! Dans cette période où tout le monde ou presque se méfiait de tout le monde comment se faire héberger d'autant que tous les proches avaient été « raflés ». Elle a quand même eu la « chance » de trouver un bon copain de son jeune frère David qui a accepté de les cacher ! J'emploie le conditionnel car toutes ces informations je ne les ai apprises que par bribes car ma mère ne parlait pas de cette époque ! Enfin mon père<sup>2</sup> est parti pour Auschwitz par le convoi n°9, mes grands-parents<sup>3</sup> par le convoi n°10 ! Ils ne sont jamais revenus... Pendant ce temps, nous ne savions rien, mon petit frère et moi. Nous étions cachés à Bruyères-le-Châtel où nous sommes restés jusqu'à la Libération.

2 > Abraham Bursztejn né en 1904 à Pinsk (Pologne), engagé volontaire, démobilisé en février 1940, interné au camp de Beaune-la-Rolande le 14 mai 1941, puis libéré le 21 août 1941 parce qu'il est un ancien combattant, blessé de guerre, déporté par le convoi n° 9 le 22 juillet 1942.

3 > Abraham Swarcbart né en 1887 à Kalisz (Pologne) déporté à Auschwitz par le convoi n° 10 le 24 juillet 1942. Esthéra Swarcbart née en 1881 à Kalisz (Pologne) déportée à Auschwitz par le convoi n° 10 le 24 juillet 1942.

Cette période est un souvenir d'enfer. Ces gens nous gardaient pour de l'argent. Nous n'étions pas seuls. Il y en avait trois autres dont un autre petit juif, qui avait dans les 4 ou 5 ans, il fallait lui répéter tous les jours qu'il ne s'appelait pas Grunstein mais Édouard Commandre alors, il pleurait pendant des heures ! Nous étions très mal nourris, j'avais faim sans cesse au point, l'été, de voler des bottes de blé dans les champs, d'écraser les grains de blé avec un moulin à café et de faire cuire cette grossière farine pour faire du « pain ». Ça a duré plus de deux ans... c'est long deux ans ! On nous a inscrits dans une école « libre » pour mieux nous cacher, donc la messe tous les dimanches (chic, il y avait du pain béni !)... je voulais être bonne sœur. Nous étions plein de poux donc bonjour l'hygiène.

Ça a duré près de 3 ans, un cauchemar ! Pendant toute cette période, notre mère ne pouvait pas venir nous voir car les chemins de fer étaient interdits aux Juifs ! Enfin, les Américains sont arrivés, les Noirs d'abord, de la folie !... des gâteaux, du chocolat à volonté. Très peu de temps avant eux les résistants de la région étaient sortis de leurs caches et avant de monter sur Paris, ils « délogeaient » les derniers allemands cachés dans les bois alentour et j'ai le souvenir de 2 soldats allemands pendus au fond d'une cour de ferme ! C'est ça aussi la guerre !

La guerre était terminée. Nous avons enfin pu retrouver notre chez nous à Paris. Ce ne fut pas joyeux.

Plus de père : Auschwitz

Plus de grands-parents : Auschwitz

Plus d'oncles : un<sup>4</sup> à Auschwitz, 20 à 25 ans : toute la durée de la guerre ; l'autre<sup>5</sup> tué dans le Vercors, père de 2 enfants.

Plus d'oncles, de tantes, de cousins :

David 12 ans et sa mère : Auschwitz

Maxime<sup>6</sup> 15 ans, sa mère et son père : Auschwitz etc.

Un seul est revenu : un cousin de mon père<sup>7</sup> qui était médecin.

Il ne lui restait plus que 3 semaines à vivre, il avait le typhus. Il avait réussi à survivre car en qualité de médecin, ils l'utilisaient, mais il avait la « chance » d'avoir accès à des médicaments, c'est ce qui l'a sauvé.

La guerre est finie : 1945

Pour moi, j'ai eu droit à 6 mois de préventorium.

La guerre a duré 6 mois de plus...

Quand je vous disais chers enfants que la guerre est une monstruosité !

Soyez prudents, pas de haine sur commande, parce que ça s'appelle le racisme et l'antisémitisme.

4 > David Szwarcbart arrêté le 14 mai 1941, interné au camp de Beaune-La-Rolande, envoyé travailler en Sologne le 25 juillet 1941, puis interné au camp de Pithiviers le 13 juillet 1942, déporté le 17 juillet 1942 par le convoi n°6.

5 > Léon Szwarcbart, résistant dans le maquis du Vercors, fusillé en 1945.

6 > Maxime Szwarcbart.

7 > Miron Bursztein.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, des milliers d'enfants juifs ont été sauvés d'une extermination certaine grâce à un réseau de sauvetage ou de familles d'accueil. C'est le cas d'Annette Bursztejn-Maslyzyck qui a été recueillie dans une ferme à l'âge de 7 ans. Sous la forme d'une lettre adressée à des enfants, elle témoigne de ce qu'elle a vécu pour lutter contre la haine et l'intolérance.

Conception et réalisation :  
services Archives-Patrimoine et Information  
Impression : service Information

Contact :  
[archives@ivry94.fr](mailto:archives@ivry94.fr)  
**01 49 60 25 63**



**SERVICE ARCHIVES-PATRIMOINE**

© 2018